

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 51

Artikel: Lo dzudzo et l'assesseu âo batsi dè tsi lo conseiller
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vice le dimanche matin en français ; le même jour, école du dimanche ; le soir, exercices de chant. — Baptêmes et enterrements. — Tenue des registres de la paroisse. L'instituteur s'engagerait à servir pendant cinq ans. Pour plus de détails, s'adresser à la rédaction du journal.

Nous rappelons en terminant que si quelque lecteur du *Conteur* pouvait nous fournir d'autres renseignements sur la colonie de Chabag, nous lui en serions très reconnaissant.

Lo dzudzo et l'assesseu ao batsi dè tsi lo conseiller.

Se lài a oquiè qu'on dussè respettâ deïn on pàys coumeint lo nouïtro, c'est bin la justice ; kâ qu'on sâi ristou, radicaü ao bin feinnameint vaudois, le lo dâi pas savâi, et po la respettâ, ne faut jamé couïenâ eiliâo qu'eïn sont. On valet ne dussè pas couïenâ son pére ; on chrétien ne dussè pas couïenâ lè z'affèrès dè la religiön et on bon citoyen ne dussè pas couïenâ la justice et ni lè z'autorità.

Mâ y'a dâi dzeins que ceïn ne lâo fâ pas mé dè derè dâi balivernès su la justice dè pé et su lo tribunat què su on homo que sè laissèrâi taupâ pè sa fenna. C'est dâi dzeins mau avezâ ; et lo pe bio dè l'affèrè c'est que y'a mémameint dâi dzudzo et dâi z'assesseu que s'eïn mécliont assebin ; mâ on est adé pounâi pé iö on a petsi, coumeint vo z'allâ vairè.

Ao batsi dâo petiou à Marc ao conseiller, l'aviont einvitâ pareints et amis et sè troviront bin ona vingtanna à trablia po lo dinâ. Ma fâi po on repé, c'étâi on repé, kâ la conseillère avâi tot met pè lè z'écoualès et lài eut on pecheint tirebas. Coumeinciront dza du lo matin ; kâ vo sédé bin coumeint ceïn va quand y'a on batsi tsi dâi dzeins dè sorta : la matenâ, quand lè pareints dâo défrou arrevont, on bâi on verro ein trosseint onna navetta, poui on va ao predzo avoué la sadze-fenna et lo gaillâ, après quiet, tandi que lè fennès preparont lo fricot on va fère on petit tor pè la pinta tant qu'ao momeint dè rupâ, iö on revint à l'hotô ein guegneint lè z'anglais deïn lè z'éboitons et ein passeint à l'étrablio âi vatsès po vairè ermailès, modzès et modzons ; et on iadzo dévant lo ruti, on s'eïn baillè en veux-tu, en voilà. Quand on est bin repessu, sein avâi äobliâ dè fifâ, on apportè lo café à l'édhie, on alumé la pipa, et quand ceïn vint ao momeint dè derè dâi farcès et dâi couïenardès, on sè fâ dou verro dè bon san d'outrè lè mälins ein racontâ cauquenès.

Permi lè dzeins dâo batsi tsi lo conseiller, lài avâi on dzudzo et on assesseu. Lo dzudzo, qu'étâi d'apareint avoué la fenna à Marc, vegnâi de prâo liein, et ne sè cognessâi pas onco avoué l'assesseu. Adon coumeint on dzudzo ne dâi

pas passa po onna bite, yé sè peinsâ, po fèrè à vairè que l'étâi on homo d'esprit, dè couïenâ onna mi l'assesseu, qu'étâi on bon zigue, mâ que ne pâyivè pas dè mena, et lài fâ :

— Sédè-vo, assesseu, à quiet resseimblîè la justice dè pé dè voutron saclio ?

— Eh ! na, monsu lo dzudzo, se répond l'assesseu.

— Eh bin, le resseimblîè à n'on violon : lè quatro z'assesseu sont lè quatre cordès, lo dzudzo dè pé, c'est l'artset ; et coumeint c'est l'artset que fâ cresenâ lè cordès, c'est lo dzudzo dè pé que fâ djazâ lè z'assesseu.

Et sè mettiront ti à rirè ; kâ quand on homo hiaut pliâci dit oquiè po fèrè rirè, faut rirè. Et lo dzudzo, tot fiai de ceïn que l'avâi su derè, sè peinsâvè ein limémo : mon pourro assesseu, que vas-tou repondrè !

Mâ l'assesseu, qu'étâi on rebriqueu dâo tonairè, sein ein avâi la frimousse, ne fut pas eimpruntâ po lài reindrè la mounia dè sa pice, et se fâ recaffâ lè z'autro, ye fe rirè dzauno lo dzudzo que sè moze la leinga d'eïn avâi z'u on bet dè trâo, kâ eilia pesta d'assesseu lài répond :

— Et vo, monsu lo dzudzo, sédè-vo à quiet resseimblîè lo tribunat dè voutron distrit ?

— Et à quiet, assesseu ?

— A l'artse dè Noé.

— Et porquîè à l'artse dè Noé ?

— Parce que lài a dé totè sortès dè bêtès.

Les sabots du petit Wolff.

(Conte de Noël.)

Il était une fois, — il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date, — dans une ville du nord de l'Europe, — dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient, — il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avaricieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au jour de l'An et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une écuelle de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fit grand peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pignon sur rue et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres ; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rabais, avec le magister chez qui le petit Wolff allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écriveau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de

bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre douleur.

Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer quand arrivèrent les fêtes de Noël.

La veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents.

Or, comme l'hiver était très rigoureux, cette année-là, et comme, depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous chaudement empaquetés et emmitoufflés, avec bonnets de fourrure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines de tricot et bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégaïne de paysan, firent sur son compte mille risées ; mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures, qu'il n'y prit pas garde. — Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés ; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu, avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries et des polichinelles. Et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son dos, avec une épingle, les deux brides de son bonnet, ce qu'elle ne faisait que dans ses jours d'inspiration, quand elle était sûre de réussir son fameux plat sucré.

Et puis les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, de ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée avant d'aller se mettre au lit ; — et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étincelait par avance la joie d'apercevoir, à leur réveil, le papier rose des sacs de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les ménageries sentant le bois verni et les magnifiques pantins habillés de pourpre et de clinquant.

Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper ; mais naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas, et il comptait bien, tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église.

Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ogivale, un en-